

Pour l'heure, le passé pouvait bien frapper à la porte de ces rednecks que l'alcool échauffait plus que de raison, on oublierait et tout serait pardonné autour d'une homélie bien sentie. Le monde merveilleusement séparé des indigènes et des colons se résorbait sous mes yeux dans la ferveur électrique d'un air de country.

Je fixai l'indécence du pas cadencé des santiags affûtées de ces farmers en chapeau blanc, excités par les hourras de grandes femmes blondes à forte poitrine que des chemises à carreaux frangées enserraient. Dans la tiédeur

de la nuit se dessinaient de gros seins prometteurs et laiteux prêts à exploser à l'aplomb de croupes qui ne demandaient qu'à enfanter une armée de petits blonds à la mâchoire carrée. Stratégie innocente et bien pensée, sous l'aval de Dieu, qui finirait par tarir la rancœur des peuples autochtones soumis à l'hébétude de leur condition.

Je me détournai pour allumer la télé. Fox News faisait résonner les éructations de Donald Trump, désormais élu mais toujours en campagne. L'animal politique avait la taille d'un séisme dont peu de gens pouvaient mesurer l'ampleur, habitués à danser sur les soubresauts d'une violence affleurante, comme un fusil à portée de main. Le pays était grand et je me sentais si petit dans cette folie organisée qui permettait tous les excès et tous les meurtres, pourvu qu'ils soient validés par l'Amérique blanche et éternelle. Pocahontas et ses regrets n'avaient qu'à bien se tenir, Kunta Kinte se retourner dans sa tombe une nouvelle fois. À l'instar de la mèche du président qui s'agitait au vent, le crépuscule du Nouveau Monde vibrait d'une ultime secousse que la déflagration initiale n'avait pas encore relâchée. De nouveau, il

s'agissait de boire la coupe abjecte du sang pur, de la grandeur et de la patrie qui se déversait incontinentement sur les chaînes de télé dévolues à la propagande. Il fallait « finir le travail » comme le répétait, sous une pluie de micros complaisants, le chef d'une milice suprémaciste à propos d'une émeute raciale sévèrement réprimée dans le sud du pays.

La bouteille de vin à moitié vide, je me rhabillai pour fumer une cigarette sur un coin de parking que j'avais repéré au préalable. Je pris garde de ne pas repasser devant la porte des amants monstrueux, mais constatai avec stupeur qu'ils étaient tous les deux assis dans la coursière attenante, paisiblement installés sur un banc, chemisettes XXL, sandales et shorts assortis. Une glacière à leurs pieds, ils avaient l'air de deux bouddhas concentrés qui s'apprêtaient à siroter leurs bières fraîches en grignotant des chips et du bœuf séché jusqu'à la nuit des temps. Ils me jetèrent un regard froid et sans gêne comme si mon existence ne valait pas plus que celle d'un vulgaire opossum, coincé dans le faisceau d'un phare, qu'ils auraient tôt fait de fracasser sur le pare-chocs de leur voiture. Ils

formaient une dyade que l'amour unissait dans une profusion de lard et de couenne. Un solide monument étagé de graisse, un hommage dressé à l'infinie grandeur de l'*American way of life*. Difficile de condamner le bonheur accompli d'un mode de vie non négociable.

Je passai mon chemin pour fumer ma cigarette dans le calme étrange d'une nuit à présent presque complète. Les clameurs de la fête me parvenaient en écho. Derrière la joie rituelle de ces fermiers pointait la fureur des pionniers, avides d'en découdre avec le monde, à commencer par cette nature somptueuse et hostile qu'il fallait maîtriser. J'imaginai qu'au temps généreux du *Homestead Act*, sur les mesas venteuses, les derniers descendants des tribus peuples n'avaient pu que contempler la percée terrifiante de ces hommes obsédés par la fortune. Derrière le vert iridescent des vallées irriguées, il fallait voir un arraisonnement aussi profond que les sillons d'une terre conquise à coups de paix douloureuses.

Mais les choses changeaient, le désespoir gagnait les strates autrefois épargnées de l'Amérique. Tous ces efforts pour s'extraire de la fange, et l'avenir qui se résumait à une régres-

sion mal taillée. Tout le monde se défonçait. Les opiacés gangrenaient les communautés jusqu'à les faire exploser. Le fentanyl régnait en maître et l'oxycodone se chargeait du reste. On mourait chacun chez soi dans la déchéance. L'ombre vénérable des arbres, qui servirent jadis de potence pour les Noirs arrogants, se couvrait désormais du rouge de la cervelle éclatée des *white trash* que la poursuite du rêve avait laminés. Dans le cœur malade de l'Amérique profonde et désolée, la quête individuelle du bonheur tournait au fiasco. Les familles disloquées devenaient des gouffres où chacun regardait l'autre s'enfoncer. La haine de soi dévastait tout.

Seules quelques enclaves résistaient. Comme ces ranchers prospères qui dansaient, convaincus de leur bonne étoile, insouciant de la mèche qu'ils avaient allumée et qui n'en finissait pas d'avancer. Couvrir l'odeur du cadavre devenait un art, une méthode éprouvée, raffinée à l'extrême. Perpétuer le mythe pour que l'illusion subsiste.

Les volutes de ma cigarette se déployaient en strates sur le ciel à présent complètement noir. Je n'étais pas loin de penser que tout ça était

bien mérité. J'étais traversé de laideur et de beauté, inquiet de dangers imaginaires. Cette sauvagerie civilisée continuait de me pousser comme un buisson desséché abandonne ses racines pour suivre le vent. Le désert m'allait bien et la grandeur mortifère de ce pays, mélange de nature inviolée et d'artifice clinquant, me laissait tel un pèlerin, ébahi et fiévreux, convaincu que l'enfer à ses pieds ne le concerne pas.

Je fus tiré de mes ratiocinations par trois enfants qui vinrent jusqu'à moi pour récupérer une balle de base-ball que le plus grand ramassa lentement en me toisant par en dessous, avec le bruit du receveur qui fait claquer la balle au fond de son gant. Ça lui faisait une main démesurée, presque grotesque, de la taille de sa tête qui dodelinait de gauche à droite avec un air de défi, au rythme de son geste, calculé semblait-il pour donner à la scène la tranquillité inquiétante du mauvais coup. Nous restâmes un moment dans cette contemplation réciproque, méfiante et absurde; trois têtes blondes qui évaluaient la menace, et un adulte qui laissait sa cigarette se consumer de peur de déclencher l'alerte au moindre mouvement. Une femme rappliqua dans ma direction et récupéra sa marmaille

avec empressement. Je fis signe de la main que tout allait bien, mais la mère de famille répliqua dans un anglais mâchouillé, en me montrant du doigt, que le problème, c'était moi.

Je remontai dans ma chambre, discret et silencieux, de peur de signaler ma présence autrement que par mon ombre. Il était encore tôt dans la soirée et je craignais que la nuit prenne des proportions telles que mon sommeil n'en soit pas garanti. J'avais encore un peu de vin dans ma bouteille et, au besoin, la flasque de whisky pouvait m'aider à tenir jusqu'à une heure avancée. Ma journée du lendemain commencerait plus tard que prévu. Les villages troglodytes à flanc de falaise des anciens Pueblos attendraient un peu.

La silhouette massive de Trump occupait toujours l'écran, sa chevelure jaune contrastait à peine avec son teint orange et seuls les mouvements dédaigneux de ses lèvres venaient animer son allure de pantin grandiloquent. Il enrageait contre le marigot politique de Washington D.C., les gauchistes de la côte Est et les bobos californiens. Seuls comptaient, à ses yeux, l'Amérique blanche des travailleurs industriels

de la Rust Belt, les fermiers courageux des Grandes Plaines et les vaillants mineurs des Appalaches. Il me donnait envie de pousser mon périple jusqu'à ces contrées oubliées à qui il promettait richesse et fierté retrouvées.

Je connaissais tout de même quelques-uns de ces endroits. Cleveland, Gary, Flint et Detroit restaient mon carré magique. J'y avais pris ma dose de mélancolie et de résurrection factice, entre visites de ghettos aux maisons effondrées et baignades revigorantes dans les eaux froides et polluées du lac Érié. Aux portes des aciéries et des usines colonisées par les rats, j'avais longtemps cherché la fierté ouvrière sans la trouver, si ce n'est dans les vestiges glorieux qui résistaient à la rouille. Il fallait s'aventurer dans les fermes urbaines improvisées des banlieues livrées à elles-mêmes pour trouver un peu d'espoir. Mais ça n'allait pas plus loin que la subsistance. Seuls les artistes et les journalistes y voyaient une marque d'humanité, et même une preuve d'avenir pour les plus optimistes. En réalité, ne pas mourir, de faim ou d'autre chose, était le seul souci. Une beauté d'apocalypse s'élevait de ces gravats, de ces arbres qui poussaient n'importe où au milieu du béton, de

ce gris uniforme qui s'étendait des rues au ciel jusqu'à la surface ridée des Grands Lacs. Les alignements de maisons murées aux toits éventrés cachaient à peine les trafics et les crimes. Et pourtant la vie s'acharnait. De décharges en terrains vagues, un souffle discret perpétuait sa rage. On pouvait même apprécier la grâce de ces hommes et ces femmes à la démarche lourde, abrutis par la violence d'un monde qui ne voulait plus d'eux. La saleté et le désarroi, accumulés en couches successives au gré des crises, formaient le sédiment précieux d'une archéologie décadente. Le danger et la peur abolissaient la morale, le bestial et le primitif régnaient partout, jouer sa peau fatiguait. Les solidarités n'avaient plus cours. Le vent balayait les visages qui n'avaient plus de mots. Les bruits disparaissaient dans un silence impur. La civilisation se fissurait plus vite que les façades.

Le délire paroxystique et infâme du capitalisme s'inscrivait là en lettres capitales, mais de cet effondrement spectaculaire devait naître un rêve plus grand que le précédent. C'était le programme. Au désastre devait succéder le renouveau, il suffisait de faire en sorte que *l'Amérique soit grande encore*, si l'on en croyait le

slogan simpliste qui s'étalait sur les casquettes rouges des partisans de Trump chauffés à blanc.